

Le nouveau désordre frontiste. Voter Le Pen en milieu rural

Sylvain Barone (Irstea, UMR G-EAU)
Emmanuel Négrier (CNRS, CEPEL)

Communication à la section thématique 27, « Le Nouveau Front national en question »

Historiquement, le vote Front national a d'abord été considéré comme l'expression d'un « malaise urbain » (Perrineau, 1997 : 136), la ville étant associée, après la crise économique de la fin des années 1970, à un lieu de désintégration sociale et politique. En 1988, c'est bien dans les grandes métropoles que le FN capte l'essentiel des suffrages. A partir de 2002, le parti connaît une forte progression dans les zones rurales, y compris, et même surtout, chez les agriculteurs, que l'on croyait pourtant indifférents aux sirènes frontistes en raison des remparts que constituaient, semblait-il, la pratique religieuse, l'encadrement syndical, la fidélité aux notables (Mayer, 2002a), les solidarités villageoises et le contrôle social des comportements radicaux. Entre 2002 et 2012, l'assise électorale du FN en milieu rural se renforce encore. Ainsi, en 2012, le vote Le Pen atteint 20,9% dans les communes de moins de 500 habitants, 3 points de plus que dans les communes de plus grande taille.

L'objectif de ce papier n'est pas à proprement parler d'expliquer cette progression mais de mieux cerner *ce que voter FN veut dire en milieu rural*. Il pourrait être considéré que ce qui vaut pour les électeurs FN en général vaut *a fortiori* pour les électeurs FN en milieu rural : des « attitudes » et/ou des « valeurs » communes comme le rejet de l'autre, le pessimisme, le ressentiment, l'importance attachée à certains enjeux comme l'immigration et l'insécurité, des traits sociaux constants (un électorat plutôt masculin, avec un faible niveau de diplôme, en précarité économique – chômeurs, petits patrons, salariés défavorisés) et d'autres en évolution (des électeurs de plus en plus vieux, de plus en plus de droite, de plus en plus... ruraux) (Perrineau, 1997 ; Mayer, 2002a, 2002b). La progression du vote FN en milieu rural pourrait être croisée avec les variables précédentes en considérant que c'est dans le monde rural que celles-ci s'expriment désormais avec le plus de force. L'analyse spatiale proposée par certains géographes aboutit à une conclusion similaire. Michel Bussi, Jérôme Fourquet et Céline Colange indiquent ainsi que le vote FN est fortement structuré selon un « gradient d'urbanité » renvoyant à la distance qui sépare la commune de résidence de la grande agglomération la plus proche. Selon eux, si ce sont les petites villes situées entre 20 et 50 km des métropoles qui votent le plus Le Pen, c'est que ces zones concentrent la proportion la plus élevée de petits salariés et, de manière cumulée, des difficultés spécifiques liées à la hausse des prix du carburant, la suppression de services publics, la fermeture de sites industriels, la distance « subie » à la ville, la peur d'être « rattrapé par la banlieue », etc. (Bussi, Fourquet, Colange, 2012). Dans les deux cas, il est admis que la France périurbaine et rurale est devenue « l'épicentre de la question sociale » (Guilluy, 2010 : 105) et que la progression du FN dans les espaces périphériques est une conséquence de cette évolution.

Il ne s'agit pas de remettre en cause cette analyse. Cependant, l'une des principales limites de ces approches est qu'elles ne permettent pas, seules, de différencier le vote FN selon les espaces ruraux. De ce fait, elles en réduisent nécessairement la complexité en n'envisageant qu'une série assez standardisée de variables. Le recours à des études de cas s'avère dès lors fort utile. Comme le rappellent Emmanuel Pierru et Sébastien Vignon, il convient de ne pas oublier les configurations sociales et territoriales dans lesquelles le vote FN prend tout son sens. L'enquête qu'ils réalisent dans la Somme leur permet d'observer *in situ* la recomposition en cours des rapports sociaux et

d'avancer que la « prolétarianisation » des campagnes et la dévaluation de certaines formes d'autochtonie constituent des facteurs de radicalisation pouvant conduire au vote FN (Pierru, Vignon, 2007, 2008)¹. Cela ne signifie d'ailleurs aucunement que d'autres variables, à commencer par les variables sociologiques « lourdes », soient condamnées à la relégation. Au contraire : ce type d'approche permet de mieux comprendre comment celles-ci sont activées en contexte, à côté d'autres variables.

Comment saisir et qualifier les logiques du vote FN en milieu rural ? A travers notre enquête de terrain, nous avons découvert une très grande diversité de parcours et de profils d'électeurs frontistes. Cette diversité constitue un véritable défi pour l'analyse et nous a semblé de nature à mettre à l'épreuve les grandes approches d'analyse du vote. Rappelons que l'on distingue traditionnellement trois types de modèles d'analyse du vote (Mayer, 2007 ; Lehingue, 2011) : les modèles psychosociaux, qui tentent de cerner, grâce en particulier aux enquêtes par sondages, qui vote pour qui et pourquoi, en fonction principalement de caractéristiques sociales, d'appartenances de groupe ou de l'identification à un parti sur la longue durée ; les modèles écologiques, dans la lignée de Siegfried, qui cherchent à déceler dans la localisation des électeurs et dans les caractéristiques (sociales, religieuses, etc.) des espaces où ils évoluent l'origine de leurs comportements électoraux ; et les modèles économiques, qui font du vote une sorte de décision d'achat, l'électeur, considéré comme un acteur rationnel et globalement compétent, choisissant le candidat dont les propositions lui semblent les plus désirables ou les plus conformes à ses intérêts.

La diversité des votes FN à laquelle nous avons été confrontés nous conduisent à faire l'hypothèse que les facteurs intervenant dans le choix électoral se rapportent de manière plus ou moins directe, selon les cas, à l'une ou l'autre de ces approches ; ou, plus précisément, à certaines configurations particulières, révélatrices de « significations plurielles »². L'objet n'est donc pas ici d'ouvrir à nouveau la discussion sur les mérites et les écueils respectifs de ces approches, mais de les mobiliser comme « grands regards » sur le comportement électoral, afin d'envisager un éventail aussi large que possible de variables permettant de rendre compte du vote FN dans un contexte rural. Ces approches nous seront en particulier utiles pour constituer des portraits et des « familles » d'électeurs frontistes.

Nous commencerons par présenter notre terrain et notre démarche d'enquête (1). Nous présenterons ensuite cinq profils d'électeurs (2). Nous en tirerons des éléments d'analyse (3) avant d'engager une discussion plus générale sur le vote FN en milieu rural (4).

¹ A sa manière, le journaliste Christian Duplan réencastre lui aussi le vote FN dans l'épaisseur historique, sociale et politique de son village, situé à 75 km au Nord de Paris, à travers toute une série d'anecdotes, de faits marquants et une galerie de portraits nourrie de nombreux *verbatim*, même si, au final, ce vote résulte surtout, pour lui, de « 'valeurs' liées au refus de tout, liées, aussi, à une certaine inculture au sens large » (Duplan, 2003 : 259).

² Comme le rappelle Sophie Duchesne, « Certaines [analyses convergent] vers une totalisation de l'acte électoral, une appréhension du vote en tant que totalité dont les dimensions ne sont pas dissociables *a priori*. Souligner l'importance dans les représentations de la dimension symbolique ne permet pas pour autant de la dissocier du choix effectué. Appréhender par les 'significations plurielles' implique au contraire d'accepter l'idée que ces significations se mêlent en un même geste et que rien ne permet alors de présager que l'une ou certaines d'entre elles puissent être 'expliquées' indépendamment des autres. Au mieux peut-on tenter de rechercher des 'configurations' de ces différentes significations dans différents votes. Mais cela suppose bien de considérer le vote dans sa totalité, de ne pas le réduire à son 'orientation effective' » (Duchesne, 1997 : 186).

1. Une enquête sur le vote FN à « Carignan »

Notre terrain d'étude se situe en Languedoc-Roussillon. Dans cette région, Marine Le Pen a dépassé de 6 points la moyenne nationale avec 23,45% des suffrages au premier tour de l'élection présidentielle de 2012. Les communes rurales ne sont pas, ici non plus, en reste. Entre 2010 (élections régionales) et 2012 (élection présidentielle), le FN est passé de 8,2 à 18,7% des voix dans les communes de moins de 200 inscrits, et de 10,4 à 21,7% des voix dans les communes de 200 à 500 inscrits. Cela représente une progression en pourcentages de plus de 100%, qui plus est dans des zones où la participation est la plus importante (Négrier, 2012). Les espaces infrarégionaux offrent cependant d'importantes singularités liées à leur histoire, leur sociologie, leur économie et à la manière dont ils sont travaillés politiquement, comme l'illustre par exemple le cas du Gard (Bernié-Boissard *et al.*, 2013). Notre terrain se situe dans le département (fictif) des Pyrénées-Maritimes. L'enquête porte sur l'analyse du vote dans deux communes que nous fusionnons ici sous l'appellation « Carignan », symbolisant un territoire à dominante viticole³. Ces communes comptent chacune quelques centaines d'habitants et sont situées à environ 50 kilomètres de la grande agglomération la plus proche. L'historique du vote FN à Carignan est rappelé dans le tableau ci-dessous :

Type d'élection	Année	Nombre	% exp	FN/inscrits
Législatives	1986	44	16%	13%
	1988	47	17%	13%
	1993	40	13%	10%
	1997	59	19%	13%
	2002	47	13%	9%
	2007	18	5%	4%
	2012	59	18%	12%
Présidentielles	1988	58	18%	16%
	1995	69	19%	16%
	2002	56	15%	11%
	2007	54	12%	11%
	2012	83	20%	16%
Régionales	1992	58	19%	14%
	1998	39	14%	9%
	2004	43	13%	9%
	2010	22	8%	4%
Européennes	1999	20	8%	5%
	2004	13	5%	3%
	2009	20	7%	4%

Tableau 1 – le vote FN à « Carignan » (1986-2012)

A la lecture de ce tableau, on voit que la trajectoire de Carignan est à la fois représentative de l'évolution observable au plan national (report massif sur le candidat Sarkozy en 2007, bons résultats en 2012) tout en s'en démarquant parfois, comme l'indique la régression en 2002. Celle-ci ne peut être comprise que par l'importance du vote CPNT, qui approche 20% des suffrages exprimés. Le vote Mégret, quant à lui, reste plus confidentiel. D'une manière générale, les scores moyens du FN se situent autour de 15-20%, hors cas particulier des élections européennes.

³ Ici comme ailleurs, le rural est très loin de se résumer à la dimension agricole (Mischi, Renahy, 2008). Carignan accueille d'ailleurs une proportion bien plus importante d'employés que d'agriculteurs.

Enquêter sur la politique en milieu rural soulève d'épineuses questions de méthodologie (Barone, Troupel, 2001). L'anonymat, en particulier, peut dans certains cas sembler difficile à garantir et la présence de l'enquêteur peut être vécue comme intrusive ou perturbatrice, surtout lorsque l'on parle du vote FN ! Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si les monographies de village (Bernot, Blancard, 1995 [1953] ; Wylie, 1979 [1957] ; Wylie, 1970 [1966] ; Morin, 1967) ont systématiquement eu recours à des noms d'emprunt, si Laurence Wylie a longtemps hésité avant de faire traduire son ouvrage sur Roussillon (alias Peyrane) en français, si les auteurs de *Nouvelle* ne sont pas retournés dans la commune étudiée... Parmi les travaux plus récents, comme ceux de Pascal Dibié (2006, 2008), ou de Jean-Pierre Le Goff (2011), la politique sort presque totalement du cadre d'analyse. Celle-ci est à peine plus présente dans la chronique que Henri-Pierre Jeudy consacre à un village de l'Est de la France qui, pourtant, était celle d'un maire UMP ayant apporté son parrainage à Bruno Mégret en 2002 (Jeudy, 2006). Ce même auteur analyse d'ailleurs tout le paradoxe dans lequel l'observation ethnologique est prise : se fondre dans l'espace villageois jusqu'à s'y faire admettre comme un « pays » ; s'en extraire dans le travail d'écriture, et donc de distanciation qui peut être vécue, par les observés, comme une trahison. Tout montre qu'aborder la politique à l'échelle d'un village semble périlleux, alors que rien n'indique que ces terrains appellent nécessairement, par leur nature même, des méthodologies singulières.

Pour autant, si la politique n'est pas le simple miroir du social, les jeux et les enjeux politiques en milieu rural renvoient pour une large part à la sphère sociale locale (Gaxie, Lehingue, 1984) et ne peuvent se comprendre sans référence à l'échelle interindividuelle. Le point de vue « microscopique » (Sawicki, 2000) (biographie, monographie locale, observation participante, techniques d'entretiens approfondis et contextualisés) apparaît à cet égard plutôt bien adapté. Les choix méthodologiques que nous avons faits vont d'ailleurs dans ce sens.

Initialement associée à une opération dont l'objectif était, dans le cadre d'un projet ANR⁴, d'analyser les comportements électoraux dans leur contexte local, cette recherche s'est à la fois étendue dans le temps et dans la problématique abordée. Il s'agit aujourd'hui d'une enquête longitudinale sur la plupart des élections ayant eu lieu entre 2007 et 2012. Nous avons réalisé 315 entretiens, dont certains avec les mêmes personnes, au cours de la période, conduit des questionnaires « sortie des urnes » à certaines élections et procédé à beaucoup d'observations ethnographiques (café, dépouillements électoraux, réunions publiques, etc.). Si notre travail n'avait pas originellement pour objectif l'analyse des électeurs FN, les modalités de cette enquête nous ont permis de rassembler, de manière un peu inattendue, des éléments intéressants sur le vote frontiste. Cela ne nous a pas empêché de rencontrer certaines difficultés classiques dans l'étude du vote FN. Si beaucoup d'enquêtés parlent assez facilement de leur vote FN, le caractère toujours un peu honteux de ce vote en a conduit d'autres à plus de prudence. Chez certains électeurs ayant déclaré n'avoir jamais voté FN mais « n'excluant pas de le faire », le doute quant à la pratique réelle de vote était parfois permis. Par ailleurs, sur l'ensemble des questionnaires « sortie des urnes » récoltés, non seulement la sous-déclaration des électeurs frontistes est patente (sans doute par crainte d'être malgré tout identifié), mais les électeurs FN ont la plupart du temps mal rempli le questionnaire (sans doute là aussi à des fins de maintien de l'anonymat dans un contexte où la profession déclarée, par exemple, peut suffire à identifier un individu).

⁴ Il s'agissait du projet PAECE (Pour une approche écologique des comportements électoraux, 2007-2009) sur lequel nous avons travaillé, à « Carignan », avec Aurélia Troupel.

2. Le vote Le Pen en profils

Notre enquête dans ces deux villages des Pyrénées-Maritimes nous a conduits à rencontrer 56 électeurs ayant, de manière très diversifiée, des pratiques de vote FN, ou n'excluant pas d'en avoir. Nous allons nous concentrer dans un premier temps sur ceux qui ont déjà voté FN, au nombre de 35 avant d'examiner, à la lumière de nos résultats, l'éventuelle singularité du groupe des « aspirants » (21 personnes).

Pour comprendre les configurations de vote FN à partir des électeurs, nous disposons, ainsi qu'on l'a rappelé plus haut, de plusieurs explications concurrentes, qui s'inscrivent dans des traditions politologiques anciennes. La première est l'explication sociologique, que nous appréhendons sous la forme dure d'un jeu de variables en nombre limité : niveau d'éducation, âge, catégorie sociale personnelle et celle des conjoints et parents et grands-parents, profession, religion, habitat. Ce qui nous intéresse dans ce premier bloc d'indices, c'est la façon dont nos interlocuteurs nous semblent « engager » ces traits. Ainsi, nous pourrions identifier des « ouvriéro-lepénistes » (Mayer, 2002b), dont le profil sociologique correspondrait en grande partie aux marqueurs de cette catégorie socio-politique. La deuxième est l'explication écologique, que nous adoptons d'une façon un peu singulière en convoquant ici des variables liées aux interactions localisées, à un rapport singulier à l'espace. Nous intégrons à ce titre les aspects liés à l'environnement. Ainsi, nous pourrions dégager des profils d'électeurs où le vote Le Pen s'inscrit dans une tradition ou une fidélité à certains groupes ou pratiques sociales localisés. La troisième est l'explication que nous appelons « stratégique »⁵ et qui correspond plus directement, chez nos interlocuteurs, à des argumentations élaborées d'un vote Le Pen reposant sur des justifications « objectives », à caractère pseudo-scientifique (racialistes, malthusiennes, etc.), un niveau assez important de réflexivité, et nous apparaissant conditionnées par une lecture construite des « intérêts en jeu ».

Le premier constat que nous devons faire, c'est qu'aucun des électeurs rencontrés n'offre de profil « pur » relevant exclusivement d'un registre explicatif au détriment des autres. Chaque électeur relève de plusieurs explications à la fois. Cependant, tous les électeurs n'adoptent pas la même combinaison ou hybridation de causes. Il existe une dominante chez la plupart, tempéré par le poids de l'une des deux autres variables. Nous aboutissons donc à plusieurs combinaisons possibles, en fonction de trois explication majeures, auxquelles sont, en théorie, rattachés deux mineures possibles. Toutefois, il convient d'observer que toutes les cases du tableau croisé ci-après ne sont pas remplies. C'est ici que nous pouvons constater des combinaisons plus ou moins fréquentes, renvoyant à des portraits possibles, qu'il nous a semblé intéressant de décrire. Une fois cette description entreprise, nous pourrions examiner les implications spécifiques que cela a sur les dynamiques de vote en faveur du FN, en termes de régularité ou d'intermittence, d'enracinement ou de volatilité. On peut en effet faire l'hypothèse que ces combinaisons ont une influence non seulement sur le vote FN, mais aussi sur la façon dont on vote FN. En effet, parmi nos électeurs, nous pouvons distinguer 21 personnes pour lesquelles le vote FN a dépassé la seule expérience ponctuelle (le plus souvent lors de la présidentielle de 2002) ; 9 personnes ont voté une seule fois FN, sans l'exclure pour l'avenir ; enfin 5 ont voté FN mais nous expliquent que c'est désormais exclu pour ce qui les concerne. Nous verrons ensuite à quelle combinaison correspondent les électeurs potentiels du FN, à savoir ceux qui, sans l'exclure pour l'avenir, n'ont pas (encore) voté pour le FN. Et nous examinerons, pour conclure tout à fait, les spécificités qui semblent s'imposer du fait que nous soyons en zone rurale et dans un environnement municipal de petite taille.

⁵ Plutôt que « économique », qui paraît plus ambigu.

	Mineure		
Majeure	Sociologique	Écologique	Stratégique
Sociologique		La sociologie épaulée par l'écologie	La sociologie épaulée par la stratégie
Écologique	L'écologie épaulée par la sociologie		L'écologie épaulée par la stratégie
Stratégique	La stratégie épaulée par la sociologie	La stratégie épaulée par l'écologie	

	Mineure		
Majeure	Sociologique	Écologique	Stratégique
Sociologique		13 (7)	5 (2)
Écologique	9 (1)		0
Stratégique	A = 3 (7) ; B = 4 (2)	0	

Note : entre parenthèses les électeurs FN potentiels (qui n'excluent pas, à l'avenir, de voter FN, sans l'avoir encore fait)

Tableau 2 – les profils d'électeurs FN à « Carignan »⁶

À la lumière des résultats de ce tableau, on voit que la dimension à dominante sociologique est nettement en tête. Elle regroupe 18 électeurs FN et 9 potentiels. Deux sous-groupes sont distingués. Puis vient l'explication écologique majeure, secondée par des variables sociologiques. En troisième lieu apparaît l'explication stratégique, elle-même appuyée, selon les cas, par des variables sociologiques ou une dimension écologique.

2.1. Les SOCIO-écologues

Le groupe le plus important est celui qui associe des variables sociologiques (âge, CSP, niveau d'étude, profession) et une variable qui relève, dans notre schéma, plutôt de l'explication écologique (un rapport difficile avec l'environnement ; une famille ou un groupe affinitaire au sein duquel la valeur du vote FN est élevée).

Portrait n°1 : Cardinal⁷

[...]

Cardinal présente, avec son entourage, le cas typique du frontiste sociologique auquel on peut ajouter une dimension écologique secondaire. Son profil le rattache à une classe populaire. Le niveau scolaire est faible. On voit que Cardinal dispose d'un héritage clivé, entre des tendances vigoureusement opposées : Parti communiste d'un côté, au niveau des grands-parents, et revirement giscardien au niveau des parents. Il est difficile d'y puiser une culture politique familiale bien définie et consistante. La confirmation écologique tient à la relation qui s'exprime entre soi et la communauté villageoise. Une relation qui est, dès le départ, celle de la difficulté, de l'hostilité, d'un accueil des plus réservés. Le vote Le Pen, père ou fille, est pour Cardinal une expression résolue de ces deux grands facteurs, dont la partie sociologique nous semble, cependant, l'emporter sur l'écologie.

⁶ Le lecteur attentif réalisera que certains « totaux » ne correspondent pas à l'ensemble des électeurs rencontrés. Lorsque nous avons jugé notre niveau d'information insuffisant sur tel ou tel électeur, nous avons préféré le « sortir » du panel plutôt que de risquer une mauvaise interprétation.

⁷ Afin de filer la métaphore viticole et nous conformer à l'engagement d'anonymat, nous avons retenu des noms de raisins, actuels ou disparus, pour représenter les interlocuteurs que nous citons.

Les variables sociologiques étant ce qu'elles sont, c'est-à-dire des variables susceptibles d'évoluer dans le temps, un changement de situation peut s'interpréter comme une sortie de la configuration dans laquelle ce vote avait sa place. C'est ce qui arrive à Clinton, fils de Cardinal [...], qui a trouvé un emploi dont la technicité le remplit de fierté, qui a déménagé hors de Carignan et qui tourne le dos au vote FN, comme celui d'un passé révolu (« maintenant, c'est fini pour moi toutes ces conneries ») sans pour autant que Clinton soit réconcilié avec la représentation politique. Danlas [...] qui demeure, lui, dans une difficulté sociale plus grande, et qui habite toujours Carignan, continue de voter Le Pen, père ou fille, à chaque fois que cela est possible. Le vote de ce premier type est rarement celui d'un seul scrutin. Lorsqu'il est abandonné, il suit une période où c'était le vote par excellence, notamment aux élections présidentielles, et aux deux tours si possible.

2.2. Les SOCIO-stratégie

Plus rares sont les électeurs qui combinent les variables sociologiques et celles qui relèvent de ce que nous dénommons « stratégie » : revendication d'un intérêt à voter FN, justification construite de ce vote. Ceux-ci sont d'abord identifiés par leur sociologie. Là encore, c'est un groupe d'électeurs souvent désignés comme plus frontistes que la moyenne : des parcours socialement ascensionnels vis-à-vis des parents, mais dans l'artisanat, les forces de l'ordre, avec toutefois un niveau de diplôme qui progresse par rapport au profil précédent. La mineure stratégique s'exprime au travers d'une capacité à expliquer son vote ; de la nécessité que ressent l'interlocuteur d'avoir à se justifier, à donner un fondement à cette expression, sans doute parce qu'il/elle la ressent confusément comme outrancière. Cette sensation croît en général avec le niveau d'étude des électeurs.

Portrait n°2 : Néro

[...]

Néro incarne une autre vision du vote frontiste en milieu rural. Le niveau d'information et de compétence politique est supérieur, car il est sociologiquement fondé sur un appareillage scolaire de plus longue haleine et de niveau plus élevé. Il ne pâtit pas, dans l'environnement local, d'enjeu de place. Sinon débonnaire, il est bienveillant, et on lui applique une même bienveillance. Il a voté une fois Le Pen, en 1995. C'était au moment où il ressentait très mal un événement dans sa vie professionnelle. S'il n'y a pas de natif, dans cette catégorie d'électeurs, l'insertion dans la communauté villageoise est cependant ancienne, assurée. Dans ce profil, on trouve également des héritages politiques clivés : un père PS et une mère à droite, des « droites gaullistes » mariées à des pères « apolitiques ». Les filiations se gardent cependant de profils très affirmés : pas d'extrême-droite ou d'évocation métaphorique d'un quelconque rigorisme politique. [...] L'alignement politique se produit vers le lieu de l'ascension sociale, l'épouse ayant un statut social plus élevé que le mari. Un tel phénomène n'a rien de spécifique aux électeurs du FN. Il se produit, de la gauche vers la droite, ou dans le sens inverse, en fonction des mariages, avec une assez grande régularité. L'un des traits de ces électeurs, c'est qu'ils sont plus rarement des frontistes de tous les scrutins. Néro n'a voté qu'une fois Le Pen ; Heckman deux fois ; Colman, une seule fois. Deux autres, Ischia et Italia, affirment qu'elles n'excluent pas de voter Le Pen sans pour autant l'avoir déjà fait. Ce sont d'ailleurs davantage des « lepénistes » que des « frontistes ». Lors des élections régionales, et ils y participent, leur suffrage peut parfaitement se diriger vers un leader régional qui incarnerait une ligne populiste, mais de gauche : c'est ce qui s'est produit pour une bonne partie de ceux-ci en faveur de Georges Frêche, en 2004 et 2010, deux suffrages où le FN se présentait et se maintint au second tour. En 2007, Nicolas Sarkozy a largement conquis ces électeurs.

2.3. Les ÉCOLO-socios

Voici un troisième profil pour lequel la majeure est écologique. Une dizaine d'électeurs FN lui correspondent. À Carignan, nous ne trouvons qu'une seule combinaison avec la variable sociologique. Dans ce cas de figure, les explications liées au contexte dans lequel le vote prend sa source deviennent majeures, même si certains traits sociologiques viennent les conforter. Par contre, on ne trouve pas d'électeur pour lequel le poids du contexte de vote serait soutenu par des variables saillantes du côté de la « stratégie ». Comme dans toute enquête limitée à un terrain monographique, cette absence peut être liée à une caractéristique propre à la localité. On peut aussi faire l'hypothèse que lorsque la causalité majeure se situe dans le rapport à l'espace, il est difficile de la conforter par une production argumentative, ou par la définition d'un intérêt (vote en lien avec un élément du programme ; construction de la préférence en termes de bénéfice concret)⁸. Toute l'hypothèse de ce profil tient dans le fait que le vote de ces électeurs exprime un rapport à l'espace et/ou dépend de l'espace (physique et social) au sein duquel le vote FN prend corps. D'une certaine manière, c'est l'espace qui produit la cause, soutenue par certains traits sociologiques, mais sans nécessité/capacité stratégique. Nous ne sommes pas très loin, ici, de l'opposition entre conscience pratique (un savoir qu'on ne peut expliciter verbalement) et conscience discursive (un savoir qu'on sait décliner en discours) chez Giddens (1987) rappelé par Patrick Lehingue (2011). Ce rapport de causalité lié à l'espace peut s'illustrer par différents traits, tous repérés chez nos électeurs.

Portrait n°3 : Cinsault

[...]

Cette famille d'électeurs présente des traits caractéristiques, mais des rapports au milieu qui se révèlent assez différents : enjeu de place, de vision d'autrui, de soi-même, qui passe par un problème d'espace. Celui-ci est vécu sous l'angle du problème (la périphéricité subie par rapport à la communauté villageoise), du sanctuaire à protéger d'une menace. Il est surtout celui d'interactions spécifiques qui, sans être directement politiques, influent sur les préférences électorales.

Ce sont ainsi, comme Cinsault, les membres de la société de chasse au gros gibier, principalement le sanglier dans la région. Il s'agit d'une chasse où la pratique collective est beaucoup plus prononcée que d'autres chasses, telle que celle au petit gibier ou au gibier d'eau ; elle plus individuelle. La pratique du vote CPNT s'y diffuse au cours des nombreux échanges formels et informels, depuis la fin des années 1980. L'appel de Jean Saint-Josse, candidat de CPNT, à voter pour Jacques Chirac lors de l'élection présidentielle de 2002 suscite au sein de la diane des remous importants. Nombreux sont ceux qui sont résolus à voter Le Pen. Parallèlement, les interlocuteurs évoquent le traumatisme engendré par un incident violent, ayant entraîné la mort d'un jeune homme au cours d'une rixe avec d'autres jeunes issus de l'immigration ; et une condamnation que la rumeur a taxé d'injuste. Cet événement aurait contribué à radicaliser, ou à asseoir, un comportement politique extrême.

La question de l'impact direct de ces phénomènes politiques ou pénaux n'a pas d'intérêt ici. Par contre, c'est la construction localisée d'une interprétation, d'abord, et d'une action, ensuite (le vote FN) qui participe du registre écologique. Mais ce registre ne tient pas seul. Il a besoin du recours de quelques variables sociologiques pour se maintenir et se nourrir. L'un perd son père à l'adolescence et doit interrompre ses études. Aucun des électeurs de ce profil ne possède le niveau bac ou au-delà. Les professions agricoles sont généralisées et ce sont tous, à une exception près, des natifs de Carignan. Comme l'illustre le cas de Cinsault, la causalité écologique, qui pourrait passer pour d'autant plus solide qu'elle concerne des personnes enracinées dans cet « espace-cause », est en

⁸ La seule exception pourrait être celle d'un électeur dont la compréhension du vote par le contexte local dominerait, et qui aurait par ailleurs un vote FN très argumenté, comme celui d'un militant par exemple. Nous n'en avons pas rencontré.

réalité des plus fragiles. Une rencontre, ici matrimoniale ; un changement de situation, peuvent modifier radicalement les choses. Boudales, vigneron, a voté Le Pen, selon une dynamique proche de celle mentionnée pour Cinsault. Il a depuis totalement changé d'état d'esprit, et s'intègre plutôt dans une vaste famille de gauche, peut-être provisoirement ralliée à François Hollande. Angela déménage, rompt avec l'écologie frontiste, et s'aligne sur d'autres affinités, de gauche, au sein de sa nouvelle famille. Dans leur grande majorité, en dépit de ce qui vient d'être noté sur l'instabilité électorale postérieure à un premier vote Le Pen, nous trouvons ici des héritages assez cohérents à droite.

2.4. Les STRATÉGIE-socios de type A et B

Le vote stratégique a été abordé dans le second profil, en tant que mineure d'une causalité sociologique. Ici, nous postulons un poids dominant de la stratégie, auquel s'associe une dimension sociologique en second rang. Nous entrons dans le monde du vote conquérant, aux antipodes de la simple protestation. L'élection doit voir triompher un parti qui a les meilleures idées, que l'on peut citer, ou que l'on présume en leur donnant une valeur, une prétention à l'objectivité. Entrent dans ces catégories les registres de type culturaliste (« il est impossible d'intégrer ces populations car elles n'ont pas la même culture que nous ») ; démographique (« pourquoi accueillir des milliers d'africains alors que nous avons plus de 4 millions de chômeurs ? ») ou patrimoniaux (« nous avons une identité, des traditions à défendre contre la menace d'invasion »). Nous distinguons deux types de lien entre la majeure stratégie et la mineure sociologique. Dans le type A (3 électeurs, 7 potentiels), nous trouvons les profils sociaux les plus favorisés, avec des niveaux éducatifs élevés, une forte proportion d'héritages de droite. Dans le type B (4 électeurs, 2 potentiels), nous trouvons plutôt des profils sociaux populaires par les origines et qui le restent en partie ensuite, presque tous d'antériorité à gauche.

Portrait n°4. STRATÉGIE-socio type A : les époux Chardonnay

[...]

Cette famille d'électeurs se caractérise d'une part par sa compétence politique et sa haute conscience discursive. Informée, capable de hiérarchiser les enjeux, elle intellectualise fortement le choix électoral. Transpire dans le discours un nationalisme parfois teinté, comme ici, de racialisme, le sentiment d'une France menacée de déclin, un héritage chrétien revendiqué, une morale et des valeurs rigoristes. On trouve chez eux les plus droitistes des frontistes (Mayer, 2002b), caractéristiques sociales, perception des intérêts et construction idéologique venant se renforcer mutuellement. Ces électeurs sont en même temps assez utilitaristes. Pas nécessairement fascinés par les Le Pen, ni fondamentalement fidèle, par principe, à leur parti, ils ont pu voter Sarkozy quand ils cru voir en lui, en sa personne, en son discours, l'homme qu'il fallait à la France. Ce profil est ancré dans une sociologie singulière, élitiste, et demeure l'un des plus émancipés de l'influence du contexte local.

Portrait n°5. STRATÉGIE-socio type B: Olivette

[...]

Ce vote stratégique-socio a pu être en compétition avec le vote Sarkozy en 2007. Mais sa récupération de circonstance se termine par une vive colère à l'égard du président sortant, et une aversion pour tout l'environnement des valeurs de gauche auxquelles plusieurs de ces électeurs ont adhéré dans le passé. On voit aussi que ce profil compte plus de cas d'électeurs potentiels que de ceux qui ont l'expérience du vote FN. Là également, la combinaison avec une explication secondaire de type sociologique reste importante : les origines sociales sont modestes, et l'ascension sociale s'est opérée sans conquérir des niveaux de diplôme particulièrement élevés. C'est le profil qui

comporte la part la plus élevée d'héritages de gauche, et peu d'héritages clivés. Il y a donc dans ce profil la justification d'une rupture. Mais au contraire du profil « écolo-socio », nous sommes ici dans l'expression d'une conscience discursive, d'une réelle capacité à décliner la finalité du vote FN et, lorsqu'il est avéré, les perspectives qu'il permet d'envisager.

3. Analyse

Le nouveau désordre frontiste dit bien la grande variété des trajectoires qui peuvent, dans un contexte rural comme celui de Carignan, conduire au vote FN. Notre examen croisé de trois manières de comprendre le vote FN nous permet de tirer les leçons suivantes :

1. Le vote FN fait s'exprimer, dans les profils individuels, le poids de variables sociologiques classiques telles que le niveau de diplôme, l'activité, les origines sociales familiales. Mais ces variables, qui peuvent concerner de tous autres électeurs que ceux du FN, doivent être complétées, pour mieux comprendre ce vote, par des dimensions de type écologique et/ou stratégique. Les profils qui résultent des différentes combinaisons de variables ne conduisent pas à n'importe quel électeur FN. Les profils d'électeurs potentiels du FN – qui déclarent ne pas exclure de voter pour lui sans l'avoir encore fait – se retrouvent beaucoup plus souvent dans les profils « stratégiques », comme si le basculement dans le vote FN était « préparé » par un tour de chauffe argumentatif, avant d'y conduire sur la base de phénomènes sociologiques ou écologiques. Pour certains, cette posture (« ret'nez-moi ! ») est le signe d'une intellectualisation de l'enjeu, par des électeurs compétents, dont l'aisance et le capital scolaire semblent freiner le passage à l'acte de vote FN.
2. La variable écologique pouvait sembler, dans un espace rural assez spécifique, solidement enracinée et souvent dominante. Elle l'est en réalité moins qu'attendu. Dans notre appréhension de beaucoup d'électeurs, la dimension sociologique nous semble l'emporter. Mais cela ne fait pas obstacle au fait que, pour certains d'entre eux, qui sont aussi le plus souvent des natifs, l'environnement nous paraît particulièrement influent. Cela se démontre de deux façons. Une première fois, si l'on considère qu'à identité sociologique équivalente, l'un de nos électeurs s'inscrit dans un vote FN, et que nous pouvons identifier des variables contextuelles qui y conduisent. Une seconde fois, lorsque nous examinons les trajectoires de vote, et notamment les reconversions, abandons de vote, dès lors que le contexte change. Dans ce cas, l'électeur n'a pas changé de statut social, d'héritage familial, de niveau scolaire. Il a simplement vécu un changement de contexte (déménagement, réinterprétation de l'espace vécu, interactions localisées d'où émerge, directement ou indirectement, une consigne de vote) qui modifie son comportement électoral.
3. Il en est de même de la variable sociologique, dont la pertinence est liée, en analyse synchronique, à la relative convergence de variables chez des électeurs frontistes ; et en analyse diachronique au fait qu'un changement dans l'identité sociologique (par exemple la reconnaissance liée à l'obtention d'un emploi) peut conduire à un changement de comportement électoral : adopter un vote frontiste ; le reléguer dans son passé. Au fond, la variable sociologique occupe une place centrale dans la compréhension du vote FN, même si les aspects stratégiques et écologiques jouent un rôle important. Cette dimension sociologique nous semble plus contribuer à décrire la situation de vote, mais aussi les changements de vote à propos du FN, y compris en milieu rural.
4. Avec ces différents constats, nous arrivons – ce n'est pas une nouveauté, mais elle mérite d'être soulignée – à un électorat extrêmement versatile, où ceux qui votent FN à toutes les élections auxquelles ils participent sont très fortement minoritaires. Cette versatilité est également le fait des processus d'entrée-sortie du vote FN sur des périodes relativement courtes, et au profit d'autres offres politiques très variées. Si, sur 7 ans, les chemins Le

Pen/Laguiller restent rares (mais pas inédits), les parcours FN/gauche ne sont pas négligeables. Sur l'ensemble de nos électeurs, en examinant les matrices politiques familiales (en remontant jusqu'aux grands-parents), 22 héritages sont exclusivement de droite ; 10 sont exclusivement de gauche ; 14 sont panachés et 4 sont ignorés de nos interlocuteurs. Et nous avons vu que ces trajectoires ne sont pas sans effet sur la nature du vote, sa consistance ou sa régularité, d'une part ; et sur l'identité sociale de l'électeur.

5. Si l'on trouve un peu plus de diplômés chez les « stratégiques », la différence, de ce point de vue, avec les autres profils ne saute pas aux yeux. Tous les profils offrent un panachage assez diversifié de diplômés et de moins diplômés. La dimension stratégique ne doit pas être rabattue sur la seule compétence politique, elle-même ne pouvant être réduite au degré d'information politique (Lehingue, 2011). On observe cependant une compatibilité très fréquente de profils de très faible niveau éducatif et de compétence considérable en termes de repérage de l'offre politique. 21 électeurs connaissent à la fois la totalité des représentants politiques titulaires de mandat aux échelles municipale, cantonale, législative, départementale et régionale, et savent en définir l'étiquette politique. Sur ce même capital de connaissances, 13 ont un niveau moyen et 15, seulement, sont d'un niveau faible ou nul, alors que l'on a 8 titulaires du niveau bac, en incluant deux baccalauréats professionnels. Seuls quatre titulaires du niveau bac sur les 8 recensés ont une compétence élevée en termes de repérage politique (plus de la moitié des électeurs de Carignan sont titulaires du niveau bac). Il y a là une sorte de désalignement cognitif qui peut être propre au monde rural. Les « compétents sans bagage » sont souvent plus âgés, détonent par une lecture régulière du quotidien régional, l'écoute de la radio publique départementale. Mais cette compétence est sans doute également liée à une importance plus manifeste, en zone rurale, des figures électorales : le maire, bien sûr, mais aussi le député, dont on fait grand cas de la visite, sinon des réserves parlementaires. C'est encore plus évident des politiques départementales et de leur représentant « sur place », le conseiller général, dont les maires de petites communes dépendent en partie pour leurs projets. Lorsque nous aurons ajouté les débats qui entourent les diverses formes d'intercommunalité, dans un territoire dont les ressources proviennent largement des dotations publiques, et dont une partie non négligeable de la promotion sociale passe par la conquête d'une position ou d'un mandat public, nous aurons sans doute résolu le paradoxe de la « compétence sans bagage ».
6. Dans la configuration électorale qui résulte de ces constats, en dehors de variables plus ou moins sociologiques, écologiques ou stratégiques, nous relevons un élément presque toujours présent, même s'il s'exprime de façon variée selon la personne. Il s'agit de ce que nous pourrions appeler une « blessure » ; ou pour mieux dire, un rapport douloureux à la blessure. Particulièrement claire dans l'examen des rapports entre soi et la communauté villageoise, elle est aussi dans le récit d'individus qui présentent une humiliation professionnelle passée, une douleur liée à un événement familial, à une perte de statut professionnel, de paysage, d'identité communale, etc. Si nous préférons le terme « rapport douloureux à la blessure », c'est que dans le village, ces individus n'ont pas le monopole de la souffrance, et sans doute ne seraient-ils pas ceux qui souffrent le plus, si l'on pouvait y appliquer une jauge. Ce qui est donc important, c'est de voir les individus construire leur souffrance comme une cause acceptable de vote FN, sans évidemment que cela soit exprimé ainsi.

Ceci étant, qu'avons-nous constaté qui, sans être totalement spécifique, revêt une signification particulière par rapport à ce que nous savons de l'univers urbain ou périurbain, ou fonctionne de manière différente ? On peut évoquer trois points.

4. Discussion

Que nous apprennent ces portraits d'électeurs FN en milieu rural ? Plusieurs constats peuvent être dressés. Nous tenterons d'identifier ce qui pourrait incarner la double spécificité de ce vote, en ce qu'il serait d'abord un vote rural et, en second lieu, qu'il incarnerait un électorat spécifique au sein du monde rural. La question de la spécificité du vote FN en milieu rural pose d'abord la question de la spécificité du milieu rural en tant que tel, à l'heure si souvent démontrée de la rurbanisation du territoire, et de la mixité des parcours de vie et d'habitat qui caractérisent désormais des zones auparavant considérées comme mono-agricoles et enclavées. Carignan ne fait nullement exception à cela, et il nous faut donc considérer la question avec toute la prudence qui s'impose, pour ne pas « essentialiser » l'espace analysé.

4.1. Les instances de sociabilité rurale et leur politisation

Les instances de sociabilité partisane locale du FN peuvent être considérées comme faibles voire nulles sur notre terrain d'étude. Le parti est d'ailleurs aujourd'hui peu en mesure de « travailler » les espaces ruraux en dehors de l'introduction de mesures programmatiques spécifiques et d'un activisme militant très localisé. On aurait beaucoup de difficultés à établir l'existence d'un « milieu partisan » (Sawicki, 1997) et, plus encore, d'une subculture politique territorialisée (Caciagli, 2001, 2011 ; Négrier 2002) de nature frontiste. Certes, la reproduction dans un espace-temps de vingt ans de scores FN très largement supérieurs à la moyenne, assortie d'explications de ce vote qui font la part aux caractéristiques locales, laisse penser que l'on pourrait parler de cultures territoriales plus ou moins ouvertes à ce vote. Mais, dans ces cas, comme la Petite-Camargue languedocienne, par exemple, les dimensions culturelles sont toujours associées à des variables sociologiques et politiques qui empêchent, d'un côté, d'essentialiser ces espaces. De l'autre côté, même à des degrés élevés d'influence électorale, on ne peut pas dire que ces territoires soient réellement maillés par une activité et des structures militantes. Même si certaines tentatives peuvent être citées d'enracinement territorial (présentation des mêmes candidats lors d'élections successives sur les mêmes territoires, appui sur des lieux ou cercles repérés comme réellement partisans, etc.), on constate plutôt que le FN n'a toujours pas résolu son dilemme stratégique à l'égard de l'action territoriale, de l'implantation locale d'élus, de la présence visible du parti et de ses symboles. On pourrait presque penser que, d'ailleurs, l'efficacité électorale de ce parti ait à voir avec son invisibilité, en tant que parti, dans l'espace public local. Ceci renforce l'intérêt d'étudier le rôle et la spécificité de certaines instances sociales, telles que les associations d'irrigation, foyer rural, fédération de pêche ou de chasse.

Il est clair dans nos portraits que certains électeurs sont notablement engagés dans ces structures, et qu'elles sont pourvoyeuses de clefs de comportement politique. Les dîanes de chasse, en particulier, peuvent apparaître comme des espaces collectifs très favorables à la diffusion de « consignes » électorales. Les interactions y sont à la fois nombreuses et variées entre les individus ; plusieurs générations s'y côtoient, donnant l'impression à leurs membres d'appartenir à une sorte de famille élargie. Les échanges de biens, de savoir-faire strictement liés à l'activité cynégétique s'accompagnent de fréquentes réunions, où les responsables communiquent les chiffres qui les concernent (démographie, prélèvements), mais aussi les changements liés au cadre politique et réglementaire, régional, national ou européen. Au-delà, ce sont des espaces de convivialité aux libations régulières, disposant de locaux, organisant des événements tournés vers l'espace public (loto, grand repas, démonstration, etc.).

Le vote CPNT y est bien sûr plus élevé, et les cantons piémontais de la région y sont particulièrement sensibles, avec des scores dépassant, selon les élections, 13% des voix. Aux élections présidentielles, notamment en 2002, certaines communes ont allègrement dépassé 15%, voire même 20% des voix

au premier tour. La dynamique de vote CPNT n'est pas elle-même étrangère à la transformation de l'image de la chasse dans le monde rural. Jadis fleuron de la vie rurale, de ses exploits et traditions, la chasse pâtit d'un malaise lié à trois phénomènes : un encadrement réglementaire considéré comme attentatoire à la régulation traditionnelle de l'activité ; une baisse objective du nombre de chasseurs et le vieillissement de nombre d'entre eux ; une dégradation de l'image du chasseur dans une société transportant dans l'espace rural une vision urbaine de la nature. Bref, le vote CPNT est à sa manière l'expression d'une citadelle assiégée (Traïni, 2000 ; Vigreux, 2008).

Cet ensemble de traits a fait dire à certains auteurs (Pierru, Vignon, 2008) qu'il était un facteur de freinage des votes frontistes. Il faut y regarder à deux fois avant de l'affirmer de façon catégorique, et ce pour deux raisons différentes. La première concerne des électeurs CPNT qui demeurent fidèles, une fois exprimée une « protestation de campagne » (Bussi, 2003), à leur comportement politique d'avant l'existence du CPNT : retour à la gauche, à la droite, plus rarement abstention. Ce sont donc des électeurs de CPNT qui ne peuvent pas être regardés, comme le suggère l'hypothèse du frein, comme des frontistes potentiels. Ainsi, lors de la protestation à l'égard de l'appel de Jean Saint-Josse en faveur de Jacques Chirac, en 2002, seule une partie des électeurs de Saint-Josse au premier tour applique la « consigne »⁹ en faveur de Jean-Marie Le Pen. Ensuite, si les dianes peuvent, à un moment donné, fixer une partie de leurs membres en faveur de CPNT, nous avons vu que cela pouvait ensuite contribuer, au contraire, à l'amplification du vote en faveur du FN. Le frein CPNT ne s'est-il pas mué en tremplin, d'autant plus qu'il connaît une véritable crise depuis 2002¹⁰, précisément ?

Efficace pour arracher certains électeurs à leur affiliation politique classique (droite ou gauche, peu importe ici), le vote CPNT est en difficulté pour durer. Le vote FN est alors l'une des hypothèses de cette sortie, quand la protestation thématique (contre un projet environnemental restreignant les marges de liberté des chasseurs, par exemple) laisse la place à une forme plus diffuse d'exaspération (contre la perte d'une « identité rurale », par exemple, liée à la confrontation avec de nouvelles populations et leurs « demandes urbaines »).

Enfin, quant à l'idée d'un alignement plus ou moins diffus des organisations de chasse à une sensibilité FN, il faut rappeler que tous les membres actifs de sociétés de chasse ne se raccordent pas à l'expression politique du thème de leur activité cynégétique. Il y a évidemment des électeurs socialistes, communistes, entre autres, membres de dianes de chasse, et qui le demeurent en dépit des « consignes » de certains dirigeants. Ils ne peuvent être considérés comme des électeurs frontistes potentiels dont le vote CPNT aurait différé ou freiné le vote FN, puisqu'ils n'envisagent ni l'un ni l'autre.

4.2. Le compromis rural et le FN

L'univers d'où et dont nous parlons ici ne correspond pas, avouons-le, à l'image toute faite d'un monde rural éternel et coupé des courants urbains. C'est un monde qui, pour ne pas être périurbain (c'est-à-dire au sens de l'INSEE qu'il ne fait pas partie de l'aire urbaine dont le pôle est le chef-lieu des Pyrénées-Maritimes), ne vit pas à l'écart des enjeux urbains pour autant. Les stratégies de

⁹ Il est malaisé de parler de consigne de vote dans de tels univers. Ils demeurent des cercles de chasseurs, et non des partis politiques, dont la plupart se défient. Une consigne apparaîtrait comme très largement excessive eu égard à la nature de l'association et du leadership qui la caractérise. Elle serait sans doute contre-productive, d'ailleurs. Cela n'empêche pas de considérer qu'au travers des échanges animés qui ont suivi cet épisode de 2002, et des prises de position de leaders est né le dessein de certains de voter Le Pen.

¹⁰ Frédéric Nihous a perdu, en 2007, près de la moitié des voix obtenues par Jean Saint-Josse en 2002. Sa non-candidature en 2012 peut expliquer une partie du surcroît de voix en faveur de Marine Le Pen au premier tour des élections présidentielles : + 54% en 2012 par rapport à 2007 ou à 2002 en nombre de voix.

localisation de certains habitants, les représentations qu'ils se font des lieux, les demandes qu'ils adressent aux autorités pour y vivre sont pleinement urbains. Mais cela ne concerne qu'une partie des habitants. L'autre, la plus conforme à l'image ruralo-rurale, vit de ressources, de représentations, d'émotions différentes, en partie rivales avec les premières. L'enjeu pour ces communes est la coexistence, à petite échelle, de natifs dont le statut social et symbolique est souvent en pente descendante – bien que leur statut économique et foncier puisse être en essor – et les nouveaux habitants.

Certes, ces enjeux de cohabitation sont également présents dans l'univers périurbain. Ils y génèrent d'ailleurs d'autres manifestations du vote FN, très différentes selon le type d'habitat périurbain dont on parle (Négrier, 2012). Mais ici, c'est le fait qu'ils se manifestent à petite échelle qui fait la différence. Les contraintes d'intégration sont spécifiques. Les groupes sociaux ne peuvent vivre séparément, comme ils le feraient en ville. Au Central Bar, l'électeur FN (connu comme tel et sachant que l'électeur communiste le sait) doit côtoyer l'autre, au risque de se priver de bar. Il peut faire équipe avec un anglais à la belote, alors qu'il ne peut pas les « blairer ». Cet univers rural, pourtant moins dense que l'urbain, ne facilite pas l'anomie. Au contraire, il pousse à un rapport à la communauté plus prégnant, plus obligé. Il ne s'agit pas ici de souscrire au mythe de la communauté villageoise solidariste, ce qu'elle est cependant parfois. Mais disons que le fait de devoir côtoyer des adversaires politiques, par exemple, qu'on ne croiserait sans doute pas en habitant en ville, impose une certaine euphémisation des identités politiques. Pour le dire de façon un peu caricaturale, la publicisation d'une opposition entre un frontiste et un socialiste prend plus souvent la forme des provocations entre un supporter de l'Olympique de Marseille et l'autre du Paris-Saint-Germain, à l'exclusion des ultras de chaque camp. Cette euphémisation, ainsi que la faiblesse générale de l'argumentation politique en tant que telle, conduisent à une sorte de déréalisation des enjeux du vote Front national.

L'absence de tout leadership local suggère que les contextes localisés ont une influence considérable sur la façon dont un territoire se colore de frontisme. Sans doute pourrait-on être amené à confronter la pénétration rurale du vote Le Pen, la façon dont il est porté dans un village, avec la « culture politique » plus générale de ce même village. En l'occurrence, dans une subculture viticole, anciennement rouge, l'incarnation d'un leadership frontiste et, plus encore, l'activité militante semblent hors d'atteinte, ce qui n'est peut-être plus le cas dans d'autres configurations territoriales (Duplan, 2003). Du coup, le score du FN lui-même, n'est pas forcément le seul ni le meilleur indicateur d'une lepénisation des villages, assortie de sa banalisation.

4.3. Un électorat divers, mais spécifique

Enfin, quelle est la spécificité des électeurs FN par rapport à ceux qui, dans le même espace rural, ne votent pas FN ?

La première conséquence de notre analyse de familles d'électeurs, c'est qu'il n'y a pas de configuration unique de vote rural FN. D'une part, nos quatre familles combinent trois dimensions avec des intensités et des complémentarités distinctes. La variété de profils semble désigner une moindre spécificité qu'attendu. Dans le même temps, si l'on étend l'analyse à ceux des électeurs – les plus nombreux – qui ne votent pas FN, on peut constater que beaucoup d'électeurs qui, en certains aspects, tendraient à correspondre à telle ou telle famille n'y adhèrent pas pour autant. Les électeurs potentiels, qui constituent le deuxième cercle autour du vote FN, sont plus souvent dans le registre « stratégique », comme on l'a dit. Mais sociologiquement, ils correspondent à différentes catégories de revenu, d'âge, de sexe. Ils sont aussi bien natifs que nouveaux habitants. Autrement dit, il n'y a pas de spécificité absolue du vote rural FN.

Deuxièmement, et à l'inverse de la thèse précédente, il n'y a pas non plus de fongibilité généralisée des deux électorats. Nous avons montré que certaines caractéristiques sociologiques (âge, CSP, trajectoire sociale, niveau d'étude), écologiques (le rapport à l'environnement, l'inscription dans des réseaux et espaces de sociabilité), stratégiques (construction d'une argumentation, identification d'un intérêt) entraînent dans la composition de nos familles. Or, leur diversité ne fait pas obstacle au fait que tous les électeurs de Carignan – et loin s'en faut – ne correspondent pas à ces marqueurs sociologiques, écologiques et stratégiques. Pour bien faire, il faudrait dès lors indiquer ce qui, du point de vue de ces trois dimensions, permet d'identifier les familles correspondant aux autres électorats. Nous trouverions, à l'examen respectif de ces différentes configurations, des interpénétrations possibles, mais partielles. Il n'y a qu'à constater l'effroi qui survient, parfois, à la seule évocation que l'interlocuteur pourrait être tenté de voter FN ; les larmes qui viennent chez ce fils de déporté, cette fille d'immigré républicain espagnol, à cette seule évocation, pour se convaincre que la banalisation que suggérerait la fongibilité des profils électoraux est une erreur. D'ailleurs, nous rencontrons sur le terrain de vrais racistes qui ne votent pas FN, car ils sont pris dans un héritage de droite gaulliste, une certaine idée de ce qu'est un comportement électoral « respectable », etc. Il ne faut pas toujours se fier à la radicalité du discours.

Au fond, nous devons constater qu'il reste une spécificité relative, qui tient au jeu des variables. Cette spécificité fait aussi du rapport au vote un phénomène inscrit dans un ensemble plus vaste de trajectoires, de filiations, de rencontres, d'interdépendances situées. Or cet assemblage est construit par les individus, de telle sorte que, le plus souvent, le vote FN est rapporté à un malaise par les individus mêmes qui s'y adonnent. D'où qu'elle vienne, c'est cette construction douloureuse d'une blessure qui participe de la dynamique électorale frontiste. Un tel malaise est identifiable dans l'interaction de proximité, même si en l'occurrence, nous sommes à la limite de ce qu'il est possible de percevoir en situation d'enquête, et d'objectiver en sciences sociales. Les blessures dont nous parlons correspondent d'ailleurs assez bien aux trois dimensions dont nous avons parlé plus haut : sociologique, lorsqu'elle se rapporte à la perte d'un emploi, à une humiliation professionnelle, à la perte de statut social lié à un décès ; écologique, lorsqu'elle témoigne d'une souffrance dans le rapport aux autres (rejet, moquerie, etc.) ; stratégique, lorsqu'elle exprime cette idée d'une trahison des promesses faites par tel ou tel (de CPNT à Nicolas Sarkozy en passant par la gauche).

Cette appréciation nous met à distance de deux illusions. La première serait que l'électorat rural du FN, analysé de près, correspondrait à des indicateurs tellement spécifiques que son extension resterait hautement improbable, puisque réunir de telles variables ne concerne structurellement qu'une partie minoritaire des électeurs. La variété des trajectoires de vote FN contredit radicalement cette hypothèse. La seconde serait que l'électorat rural du FN vise de façon désormais indifférenciée n'importe quel électeur qui, au gré de sa propre trajectoire, peut ou non, en fonction des circonstances, donner son vote au FN. Les familles d'électeurs ne dessinent pas le portrait général d'une communauté villageoise. Le fait de voter FN, s'il s'est affranchi d'une certaine indicibilité, se décline (presque) toujours encore comme la conséquence d'un problème. Il continue de susciter un rejet sans véritable équivalent dans l'ensemble des offres politiques, quelle que soit l'élection. Mais on peut aussi se convaincre, à la lumière de cette plongée dans l'électorat FN, réel, plus ou moins fidèle, ou seulement potentiel, que sa progression est envisageable, et dépend à la fois du sort de variables sociologiques, de la façon dont change l'environnement, et des évolutions qui affectent les aspects stratégiques du vote : adaptation du discours, dédramatisation partisane (Dézé, 2012), actions ou inactions à cet égard de la part des autres formations politiques.

Bibliographie

- Bussi, M. (2003), « Le vote Saint-Josse : la protestation en campagne », in P. Perrineau, C. Ysmal (dir.), *Le vote de tous les refus. Les élections présidentielles et législatives de 2002*, Paris, Presses de Sciences Po, p. 311-338.
- Bussi, M., Fourquet, J., Colange, C. (2012), « Analyse et compréhension du vote lors des élections présidentielles de 2012. L'apport de la géographie électorale », *Revue française de science politique*, vol. 62, n°5-6, p. 941-964.
- Barone, S., Troupel, A. (dir.) (2011), *Battre la campagne. Elections et pouvoir municipal en milieu rural*, Paris : L'harmattan
- Bernié-Boissard C. et al. (2013), *Vote FN : pourquoi ?*, Vauvert : éditions Au diable Vauvert
- Bernod, L., Blancart, R. (1995), *Nouvelle, un village français*, Paris : Editions des archives contemporaines
- Caciagli, M. (2001), « Toscanes rouges : du PSI au PCI, du PCI au PDS », in D. Cefaï (dir.) : *Cultures politiques*, Paris : PUF
- Caciagli, M. (2011), « Subculture politique territoriale o geografia elettorale ? », *Società Mutamento Politica, Rivista Italiana di Sociologia*, vol. 2, n°3, p.95-104.
- Dezé, A. (2012), *Le Front National à la conquête du pouvoir ?*, Paris : Armand Colin
- Dibié, P. (2006), *Le village métamorphosé*, Paris : Plon
- Dibié, P. (2008), *Le village retrouvé*, La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube
- Duchesne, S. (1997), « Comment appréhender la dimension symbolique du vote ? », in N. Mayer (dir.), *Les modèles explicatifs du Vote*, Paris : L'Harmattan, p.177-199.
- Duplan, Ch. (2003), *Mon village à l'heure Le Pen*, Paris : Seuil
- Gaxie, D., Lehingue, P. (1984), *Enjeux municipaux : la constitution des enjeux politiques dans une élection municipale*, Paris : PUF-CURAPP
- Giddens, A. (1987), *La constitution de la société*, Paris : PUF
- Guilluy, Ch. (2010), *Fractures françaises*, Paris : François Bourin Editeur
- Judy, H.-P. (2006), *Un sociologue à la dérive*, Paris : Sens & Tonka
- Le Goff, J.-P. (2011), *La fin du village*, Paris : Gallimard
- Lehingue, P. (2011), *Le vote. Approches sociologiques de l'institution et des comportements électoraux*, Paris : La Découverte
- Martin, J.-Ph. (1998), « Viticulture du Languedoc : une tradition syndicale en mouvement », *Pôle Sud* n°9, p.71-87
- Mayer, N. (2002a), « Les hauts et les bas du vote Le Pen 2002 », *Revue française de science politique*, vol. 52, n°5, p. 505-520.
- Mayer, N. (2002b), *Ces Français qui votent Le Pen*, Paris : Flammarion
- Mayer, N. (2007), « Qui vote pour qui et pourquoi ? Les modèles explicatifs du choix électoral », *Pouvoirs*, n°120, p. 17-27.
- Mischi, J., Renahy, N. (2008), « Pour une sociologie politique des mondes ruraux », *Politix*, n°83, p. 9-21.
- Morin, E. (1967), *Commune en France. La métamorphose de Plodémet*, Paris : Fayard
- Négrier, E. (2002), « Culture politique e geografia elettorale di una regione francesa : il Languedoc-Roussillon » in *Quaderni dell'Osservatorio elettorale*, n°48.
- Négrier, E. (2012), « Le Pen et le Peuple. Géopolitiques du vote FN en Languedoc-Roussillon », *Pôle Sud*, n°37, p.153-164
- Perrineau, P. (1997), *Le symptôme Le Pen. Radiographie des électeurs du Front national*, Paris : Fayard
- Pierru, E., Vignon, S. (2007), « Déstabilisation des lieux d'intégration traditionnels et transformations de l'entre-soi' rural. L'exemple du département de la Somme », in C. Bessière et al. (dir.), *Les mondes ruraux à l'épreuve des sciences sociales*, Paris : Quae, p. 267-288.
- Pierru, E., Vignon, S. (2008), « L'inconnue de l'équation FN : ruralité et vote d'extrême droite. Quelques éléments à propos de la Somme », in A. Antoine et J. Mischi (dir.), *Sociabilités et politique*

en milieu rural, Rennes : Presses universitaires de Rennes, p. 407-419. Sawicki, F. (1997), *Les réseaux du parti socialiste. Sociologie d'un milieu partisan*, Paris : Belin.

Sawicki, F. (2000), « Les politistes et le microscope », in M. Bachir (dir.), *Les méthodes au concret*, Paris : PUF-CURAPP, p. 143-164.

Traïni, Ch. (2000), « Les braconniers de la politique. Les ressorts de la conversion à CPNT », *Cahiers n° 28 du CEVIPOF*, juin

Vignon, S. (2012), « Le FN en campagne. Les ressorts sociaux des votes frontistes en milieu rural », *Métropolitiques*, 9 mai 2012. URL : <http://www.metropolitiques.eu/Le-FN-en-campagne-Les-ressorts.html>

Vigreux, J. (2008), « Le vote CPNT (1989-2002) : la chasse, du loisir à la politisation » in *Les autres lieux du politique*, sous la dir. de Benoît Caritey et Serge Wolikow, Territoires contemporains, nouvelle série - 1 - mis en ligne le 26 juin 2008.

URL : http://tristan.u-bourgogne.fr/UMR5605/publications/autreslieux/J_Vigreux.htm

Wylie, L. (1979), *Un village du Vaucluse*, Paris : Gallimard

Wylie, L. (1970), *Chanzeaux, village d'Anjou*, Paris : Gallimard